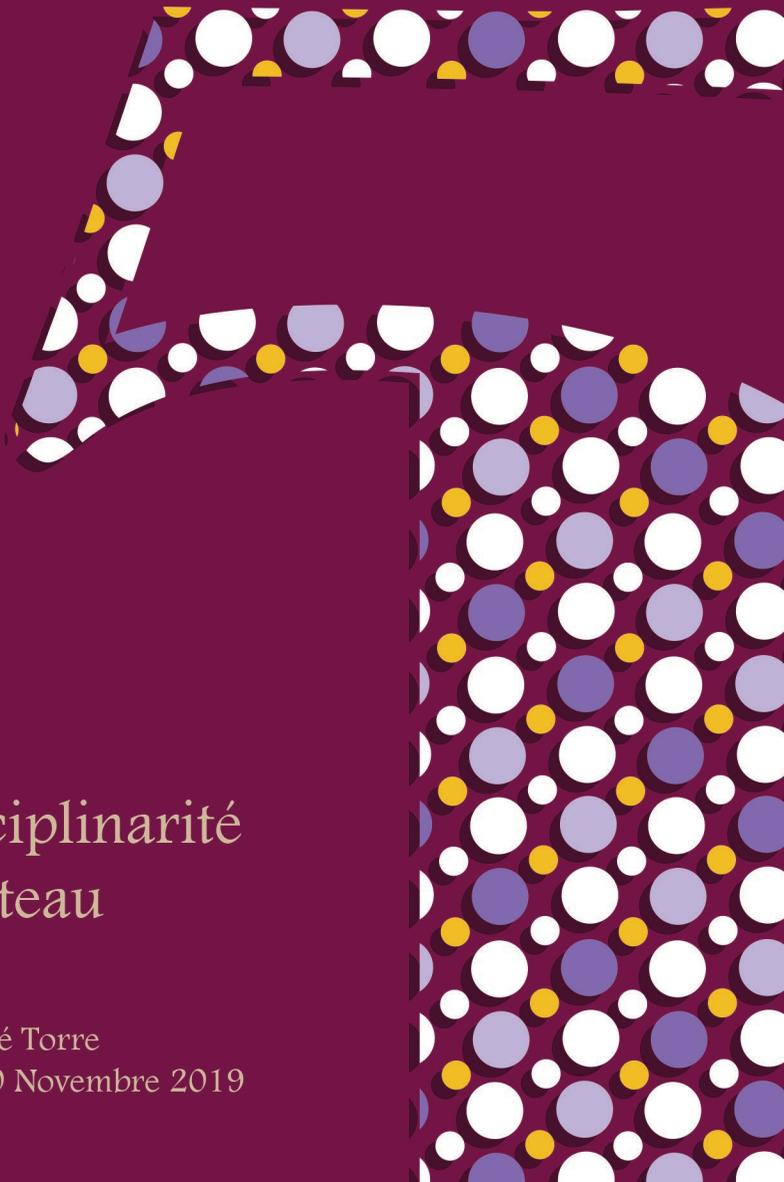




MSH PARIS-SACLAY

5 ANS
d'interdisciplinarité
sur un Plateau

DIRECTION : André Torre
COLLOQUE du 20 Novembre 2019



ÉDITION

André Torre

Directeur de la MSH Paris-Saclay

COORDINATION

Éric Valdenaire

Chargé de communication, MSH Paris-Saclay

SECRETARIAT DE RÉDACTION

Anne-Sophie Déciaud

Éditrice, MSH Paris-Saclay

ILLUSTRATIONS ET MAQUETTE

Léa Avril

Graphiste, MSH Paris-Saclay

ENTRETIENS

Propos recueillis par Sylvain Allemand

Journaliste, rédacteur en chef de *Paris-Saclay Le Média*

MSH PARIS-SACLAY

5 ANS D'INTERDISCIPLINARITÉ
SUR UN PLATEAU

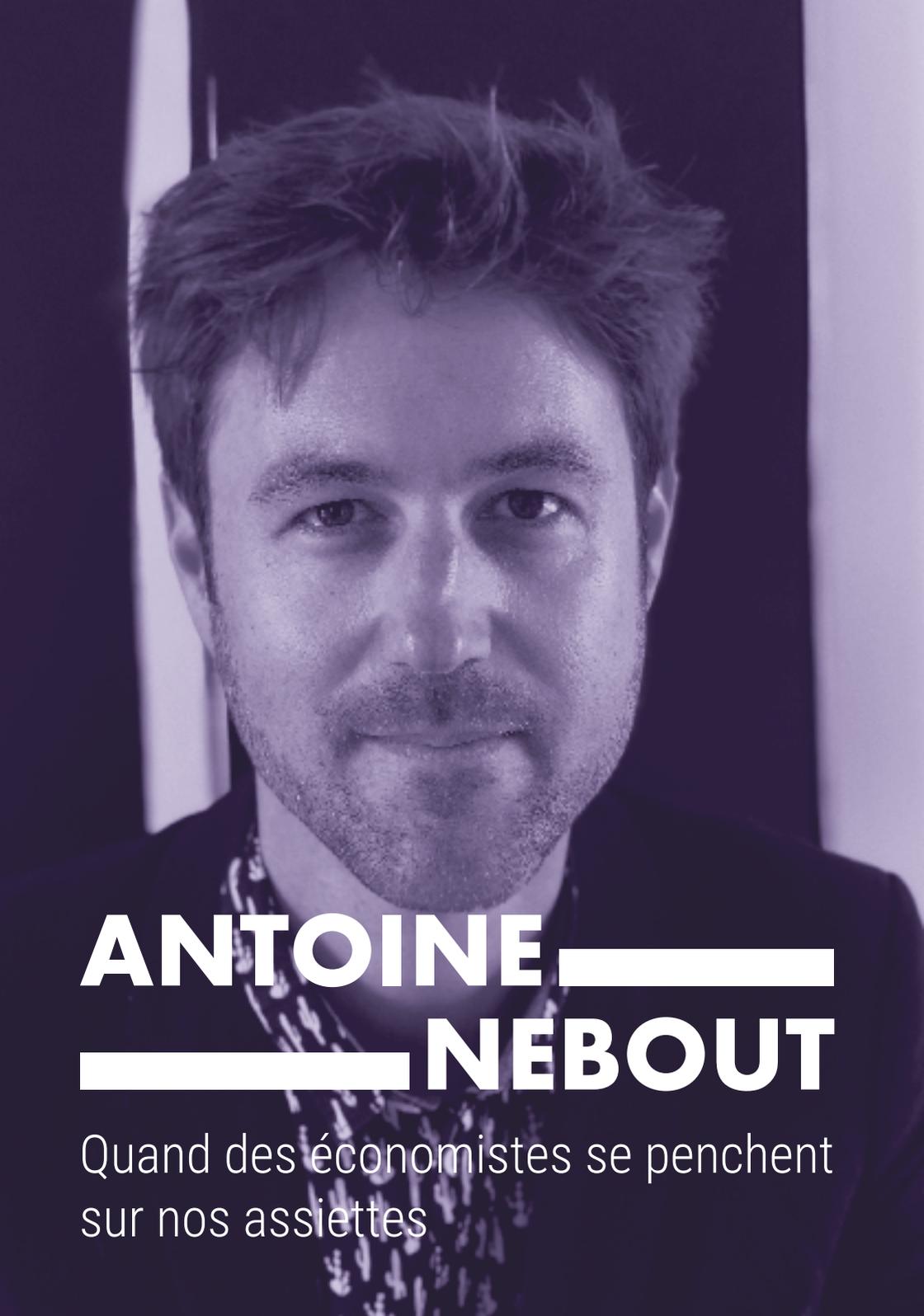


©MSH Paris-Saclay Éditions, 2019.

61 avenue du Président Wilson, 94230 Cachan

www.msh-paris-saclay.fr

ISBN 978-2-490369-04-1



ANTOINE _____ _____ NEBOU

Quand des économistes se penchent
sur nos assiettes

Chargé de recherche Inra à l'UR Alimentation et Sciences sociales (Aliss), Antoine Nebout est économiste. Il s'intéresse notamment aux questions de risque, d'information du consommateur et aux questions relatives à l'essor du e-commerce.

En 2017, il a été lauréat d'un appel Maturation pour le projet *Psychofood*, qui se propose d'étudier les déterminants psychologiques des comportements alimentaires. Objet d'un grand colloque final à la MSH en mai 2019, il connaît un prolongement au travers d'un autre projet, *BEHealth*, lauréat d'un appel à projet générique de l'ANR en juillet 2019.



Antoine NEBOUT

Chargé de recherche Inra/AgroParisTech, à l'UR Aliss (UR 1303)

– Comment l'économiste de formation que vous êtes en est-il venu à étudier les comportements individuels ?

Après deux années d'études à l'Ensaë, qui forme les agents de la statistique publique, mais également des statisticiens-économistes du secteur privé, j'ai fait un master d'économie classique, à la London School of Economics. J'ai complété mon cursus avec un master en sciences cognitives (Cogmaster, EHESS), car je souhaitais m'ouvrir à d'autres disciplines mettant l'accent sur le comportement humain et la manière dont les individus prennent des décisions. La thèse sur la prise de décision dans le risque, l'incertitude et le temps que j'ai poursuivie au CNRS s'inscrivait bien dans la discipline économique, mais en s'appuyant sur la théorie de la décision, qui se trouve être à l'interface de plusieurs disciplines : l'économie, donc, mais aussi la psychologie et la philosophie. Naturellement, je me suis spécialisé en économie dite comportementale, qui s'emploie à comprendre en quoi les individus se comportent différemment de ce qui est attendu dans le modèle classique de l'*homo œconomicus*, censé agir dans le sens d'une optimisation de ses intérêts et de son utilité. Parmi les premiers à s'être intéressés à cette approche, il y eut Maurice Allais, premier prix Nobel d'économie français, les psychologues Amos Tversky et Daniel Kahneman, et les économistes Herbert Simon et Richard Thaler.

– *Comment en êtes-vous venu à vous intéresser plus spécifiquement aux comportements alimentaires ?*

Dans le cadre de ma thèse, je faisais de l'économie expérimentale, mais sans lien direct avec les comportements réels : je testais en laboratoire des modèles sophistiqués de décision, sur des populations d'étudiants d'universités. Cette approche de positivisme logique n'avait pas pour objectif d'expliquer des comportements réels, mais de mesurer les paramètres de ces modèles à partir de situations de choix stylisées. Lors de mon postdoctorat à l'Inserm, j'ai souhaité utiliser ces mesures pour expliquer les décisions médicales de médecins. Puis, après avoir intégré l'Inra et son laboratoire Aliss qui, comme son acronyme l'indique, s'intéresse à l'alimentation au regard des sciences sociales, j'ai entrepris d'appliquer les outils de l'économie comportementale à ce domaine, pour mieux éclairer les décisions en matière d'alimentation.

**« (...) ce projet nous a permis de réunir
des chercheurs en économie comportementale
et en épidémiologie de la nutrition »**

– *Du point de vue des seuls consommateurs ?*

Dans le domaine de l'économie de l'alimentation, on distingue schématiquement deux catégories d'études. D'une part, celles qui mettent l'accent sur l'offre, en l'occurrence celle des entreprises de l'industrie agro-alimentaire – soit les études en économie industrielle, qui portent sur les conditions de la concurrence, les stratégies industrielles, ... D'autre part, celles qui s'intéressent davantage à la demande des consommateurs, à la manière dont ils prennent leurs décisions d'alimentation, qu'elles portent sur l'achat ou le régime. Deux approches que mon laboratoire couvre. Pour ma part, c'est dans la seconde que je m'inscris.

– *Les décisions relatives aux comportements alimentaires posent-elles des défis particuliers à l'économie comportementale ?*

Si leur étude soulève un défi particulier, c'est celui de pouvoir disposer de données suffisamment fiables sur les comportements alimentaires des

individus. Des économistes utilisent des données récoltées par des sociétés privées spécialisées, en scannant tous les produits achetés par un panel de ménages, lesquels sont rémunérés en contrepartie. Ces données ont certes le mérite d'exister, mais elles ne portent que sur les comportements d'achat, sans permettre de décrire l'intégralité des comportements alimentaires. Pour notre part, et c'est tout l'enjeu du projet *Psychofood* que je supervise, nous nous appuyons sur un échantillon représentatif de la population française ; les questionnaires que nous adressons aux personnes les invitent à décrire précisément leur régime alimentaire complet : les catégories d'aliments qu'elles consomment, la fréquence de leur consommation sur une année, etc. Il s'agit là de données déclarées, avec tous les risques de biais qui peuvent en résulter. Le projet PsychAlim (CNRS/Inra) auquel je participe également a donc pour objectif d'évaluer l'impact du mode de collecte des données sur leur qualité. Notre défi de long terme est de parvenir à nous assurer d'une correspondance stricte entre le régime déclaré et le régime réel des individus. À terme, il est probable que de nouvelles technologies d'information et de communication soient mobilisées dans les projets de recherche.

– *Dans quelle mesure la MSH vous a-t-elle permis d'approfondir vos thématiques de recherche actuelles ?*

En me donnant des moyens matériels et financiers pour mener à bien le projet *Psychofood*, que je viens d'évoquer. Retenu en 2017, dans le cadre de l'appel à projets Maturation, il nous a permis d'avancer dans l'étude des déterminants socioéconomiques, démographiques et psychologiques des comportements alimentaires des Français. Nous avons pu procéder à partir d'un questionnaire de fréquence alimentaire adapté de celui [qui est] développé par les équipes du Centre de recherche en épidémiologie et santé des populations (CESP) de l'Inserm et que nous avons soumis à un échantillon représentatif de la population française (composé de 2 600 personnes invitées à répondre *via* des tablettes tactiles). Par nature interdisciplinaire, ce projet nous a permis de réunir des chercheurs en économie comportementale et en épidémiologie de la nutrition. Sur un plan plus matériel, le financement de la MSH nous a donné les moyens

d'organiser des réunions et de participer à des conférences. Les premiers résultats ont notamment été présentés lors d'un workshop qui s'est tenu à la MSH Paris-Saclay au printemps.

D'une certaine façon, *Psychofood* m'aura également permis de faire mes gammes avant de me lancer dans un projet encore plus ambitieux : le projet *BEHealth*, lauréat d'un appel à projets JCJC de l'ANR. Il s'agit là encore de procéder à une collecte de données, au sein d'une cohorte épidémiologique, avec la possibilité d'appareiller nos données avec celles de la statistique publique et de l'assurance maladie. On ajoute ainsi une dose d'objectivité des plus précieuses, notamment dans le cadre de l'étude médicale de l'impact de l'alimentation et des comportements à risque sur la santé.

« L'interdisciplinarité ne vise pas à converger vers une même pratique de la recherche. Au contraire, elle est l'occasion de prendre la mesure des différences en termes d'approche, de méthode et d'organisation »

– Dans quelle mesure le Big Data change-t-il la donne ?

Au sein du laboratoire Aliss, on utilise déjà des bases de données issues de recherche en *Big Data*. Des collègues s'intéressent en particulier aux nouvelles méthodologies qu'on pourrait développer à partir des données collectées *via* nos applications et nos smartphones ou sur le Web. Des projets sont en cours. Cependant, dans le cas de *Psychofood* comme de *BEHealth*, nous avons pris le parti de rester dans le cadre relativement classique, de cohortes et d'échantillons représentatifs à l'échelon national.

– Dans quelle mesure votre expérience de la MSH vous a-t-elle fait évoluer dans votre vision de l'interdisciplinarité ?

Au cours de mon cursus, j'ai toujours eu une curiosité personnelle pour d'autres disciplines que la mienne et eu envie de faire dialoguer des disciplines ayant pour point commun la prise de décision individuelle. Dès la fin de mon postdoctorat, j'ai souhaité utiliser les outils de l'économie

comportementale pour étudier l'alimentation. J'avais donc à cœur de me rapprocher d'autres équipes qui étudiaient l'alimentation au niveau de la population et notamment des épidémiologistes de la nutrition. J'avais repéré l'existence du panel ELIPSS – un outil mis en place dans le cadre d'un EquipEx à Sciences Po – qui permettait d'adresser *via* une tablette un questionnaire de 30 minutes à un échantillon représentatif de la population française. Ce que nous avons pu faire en répondant à l'appel à projets ELIPSS avec l'équipe interdisciplinaire du projet *Psychofood*.

Je n'ignore pas les freins auxquels se heurte la pratique de l'interdisciplinarité. Mais, comparé à ceux de maître de conférences ou d'assistant professeur, mon statut de chercheur me permet de disposer de plus de liberté et du temps nécessaire. Étant moins soumis, à court terme, à la pression de la publication et de l'enseignement, je peux assumer mon approche interdisciplinaire. Mettre en place des projets avec des chercheurs d'autres disciplines que la sienne reste quelque chose de compliqué et de chronophage. C'est dire aussi l'importance du rôle de la MSH qui contribue largement à faciliter la tâche des chercheurs sur le plan logistique.

– *Ne vous heurtez-vous pas à des différences de méthode voire de fonctionnement ?*

Si, bien sûr. L'interdisciplinarité ne vise pas à converger vers une même pratique de la recherche. Au contraire, elle est l'occasion de prendre la mesure des différences en termes d'approche, de méthode et d'organisation. À l'occasion de *Psychofood*, j'ai pu observer que mes collègues épidémiologistes n'avaient pas les mêmes modes de fonctionnement que nous autres économistes, notamment dans les modalités de rétribution des personnes impliquées dans les projets. En économie, quand nous devons faire des études statistiques, nous nous en remettons à un des auteurs du papier, un statisticien/économètre, qui exploitera les données du projet. En épidémiologie, il faut financer le recrutement d'un ingénieur d'étude ou de recherche qui se chargera des analyses statistiques. Des différences de fonctionnement, qui peuvent engendrer parfois des incompréhensions. Il faut le savoir.

De même, les modes de publications sont différents : les chercheurs en SHS ont l'habitude de publier des papiers relativement longs, d'au moins 20 pages, la publication s'inscrivant dans un processus de trois à cinq ans. Les épidémiologistes publient, eux, des articles relativement plus courts, se focalisant sur des résultats très précis ; leur publication dans des revues scientifiques est plus rapide et parfois payante. Bref, à chaque discipline, sa sociologie de la recherche, qu'il faut prendre le temps de découvrir. L'interdisciplinarité, c'est aussi cela : un nécessaire apprentissage des fonctionnements des autres chercheurs et équipes, et c'est en cela que c'est intéressant.

– Qu'en est-il de l'économiste de formation que vous êtes ? Vous définissez-vous toujours ainsi après plusieurs années d'expériences de l'interdisciplinarité ?

Je ne suis pas sûr de m'être jamais défini comme un économiste de formation. Comme je le rappelais, mes travaux ont été d'abord marqués par la théorie de la décision, laquelle n'est pas l'apanage de la seule science économique – elle intéresse aussi la psychologie et la philosophie. Au sein d'Aliss, je me retrouve au milieu de chercheurs, qui s'intéressent à l'économie industrielle, aux prix, ... Pour ma part, c'est bien au comportement individuel que je m'intéresse. Si, donc, je devais me définir, ce serait comme économiste comportemental, sinon comme chercheur en sciences comportementales, lesquelles sont par nature interdisciplinaires.

MSH PARIS-SACLAY

5 ANS D'INTERDISCIPLINARITÉ SUR UN PLATEAU

La construction d'un grand pôle scientifique sur le plateau de Saclay est avant tout comprise comme la création d'un fort potentiel de recherche technologique. Pourtant, les Sciences de l'Homme et de la Société ont un rôle majeur à y jouer, par leur volume et par leur place essentielle en termes d'activités et de dispositifs d'innovation.

La MSH Paris-Saclay, créée en 2015, apporte sa contribution à ce défi par son engagement au service des équipes du périmètre saclaysien. Le travail réalisé lui permet d'occuper une place centrale dans la promotion et l'organisation de leurs recherches interdisciplinaires, de développer une position d'interface entre les SHS et de s'ouvrir aux autres disciplines (sciences de la vie, sciences exactes, sciences de l'ingénieur).

Cet ouvrage a pour but de présenter le travail réalisé au cours de ces cinq premières années, à partir d'un bilan des recherches et d'interviews dans lesquels les trois directeurs successifs reviennent sur leur parcours. Dix chercheuses et chercheurs emblématiques des projets passés et en cours apportent également leurs témoignages, afin d'éclairer à la fois la diversité des thèmes de recherche et la variété des résultats obtenus.